PRESSES
UNIVERSITAIRES
DE FRANCE

Gilbert Étienne

Le Pakistan : don de l'Indus

Économie et politique

672747

Le Pakistan, don de l'Indus

Economie et Politique

8° G
22894
(17)

PUBLICATIONS DE L'INSTITUT UNIVERSITAIRE
DE HAUTES ETUDES INTERNATIONALES
GENEVE

33

Gilbert Etienne

Le Pakistan, don de l'Indus

Economie et Politique

Presses Universitaires de France

204 B

DL-14021989-02428

ISBN 2-13-042268-3
Dépôt légal - 1ère édition : 1989, janvier

© Presses Universitaires de France, 1989
108, boulevard Saint-Germain, 75006 Paris



Transcription des noms pakistanais

e se lit é	
u	ou
ch	tch
sh	ch
j	dj

Taux de change du dollar en roupies

1950-1964	Rs. 4.76 (taux officiel très surévalué)
1970-1975	10-11
1978-1980	10-11
1982-1984	12-14
1985-1986	15-16
1987-1988	17-17,5

DU MEME AUTEUR

Aux Presses Universitaires de France, « Collection Tiers Monde-IEDES »:

La voie chinoise, 1962 (traduit en allemand, en italien et en espagnol).
L'agriculture indienne ou l'art du possible, 1966.
Progrès agricole et maîtrise de l'eau, le cas du Pakistan, 1967.
L'Afghanistan ou les aléas de la coopération, 1972.
La voie chinoise, la longue marche de l'économie 1949-1974, 1974 (traduit en italien).
La Chine fait ses comptes, 1980.
Développement rural en Asie, 1982.

Sous la direction de P. Gourou et G. Etienne. Des labours de Cluny à la révolution verte, PUF, 1985.
Avec la collaboration de J.-F. Billeter et J.-L. Maurer. Sociétés asiatiques, mutations et continuité, PUF, coll. Institut universitaire de Hautes Etudes internationales, Genève, 1985.

Chez d'autres éditeurs

L'Inde, économie et population, Genève, Droz, 1955.
Inde sacrée, Paris-Neuchâtel, Ides et Calendes, 1955.
De Caboul à Pékin, rythmes et perspectives d'expansion économique, Genève, Droz, coll. de l'Institut universitaire de Hautes Etudes internationales, 1959.
Studies in Indian Agriculture, the Art of the Possible, Berkeley, University of California Press, 1968.
Les chances de l'Inde, Paris, Le Seuil, 1969.
Collaboration à l'ouvrage collectif: Cooperation and other Institutions in Rural Development, Genève, UN Research Institute for Social Development, 1969.
Les chances de l'Inde, l'heure d'Indira Gandhi, Paris, Le Seuil 1973.
L'Inde, problèmes d'hier et d'aujourd'hui, Paris, Hachette, 1976 (traduit en suédois).
Bangladesh Development in Perspective, New Delhi, Macmillan, 1979.
Pour relancer la coopération Suisse-Tiers Monde, Berne, Paul Haupt, 1981.
India's changing rural scene, New Delhi, Oxford University Press, 1982.
Rural Development in Asia, New Delhi, Londres, Sage Publ., 1985.
Sous la direction de F. Bloch-Lainé et G. Etienne, *Servir l'Etat*, Paris, no spécial de la revue *L'Homme*, 1987.
Food and Poverty, India's half won battle, New Delhi, Londres, Sage, 1988.

REMERCIEMENTS

Les Instituts universitaires de hautes études internationales et d'études du développement à Genève m'ont permis, grâce à des congés sabbatiques, d'entreprendre une partie de mes principales recherches au Pakistan. Le Fonds national suisse pour la recherche scientifique a participé à trois reprises à mes frais de voyage. Je leur exprime ma reconnaissance. Un grand merci également aux secrétaires de l'IUHEI qui, avec bonne grâce, ont dactylographié le gros de ce manuscrit.

La liste des amis pakistanais qui m'ont aidé à comprendre et connaître leur pays est longue. Je citerai tout d'abord Zubeida Agha, peintre de talent, ses parents, ses frères et soeurs. Des remerciements particuliers s'adressent à son frère Agha Abdul Hamid, haut fonctionnaire exemplaire.

N.A. Faruqui, lui aussi ancien membre du Civil Service of Pakistan, ne m'a pas ménagé sa confiance et son amitié, de même que son cousin, Maqbool Qayoom, aujourd'hui aux Nations Unies à Genève. Akhtar Mahmood, autre ami de longue date, secrétaire du gouvernement d'une rare vivacité, m'a fait bénéficier de son expérience.

Finalement j'aimerais remercier V.A. Jafarey, gouverneur de la State Bank et Niaz Naik, Foreign Secretary, puis ambassadeur en France. L'un et l'autre ont beaucoup facilité ma dernière mission d'étude en 1985/86.

Je ne puis mentionner tous les autres fonctionnaires, depuis le fond des districts jusqu'à Islamabad sans l'appui desquels je ne serais pas parvenu à mener ces enquêtes. Il en va de même des nombreux paysans, souvent savoureux, qui ont répondu à mes questions.

Comment aussi ne pas évoquer l'enrichissement que m'ont apporté, au fil des années, ces multiples contacts avec des hommes et des terroirs imprégnés de si brillantes et anciennes civilisations.

Ici à Genève, Jean-Luc Maurer, cher ami de l'I.U.E.D., a bien voulu lire mon texte et me faire profiter de ses commentaires.

Pour terminer, un très grand merci s'adresse à ma femme qui m'a accompagné dans la plupart de ces pérégrinations et qui, comme pour d'autres travaux, m'a aidé de ses conseils et de ses salutaires critiques.

Quant au contenu de ce livre, il va de soi qu'il n'engage que son auteur.

INTRODUCTION

« Le Pakistan vit dans l'ombre de ses deux voisins, l'Inde et la Chine », me disait un industriel étranger à Karachi en 1985, voulant expliquer par là l'intérêt limité que suscite ce pays au sein des multinationales. On pourrait hélas en dire autant de bien d'autres milieux à commencer par les universités. S'il existe un nombre limité d'ouvrages sur ce pays en langue anglaise, le dénuement est quasi total dans les pays francophones.

Ces lacunes sont troublantes, à voir la place du Pakistan sur l'échiquier de l'Asie occidentale, en particulier depuis la chute du Shah d'Iran et l'intervention directe des troupes soviétiques dans la guerre d'Afghanistan en 1979.

Le Pakistan mérite de retenir l'attention aussi à d'autres titres. Depuis 1985, il s'est engagé dans un processus de démocratisation, caractéristique des courants qui soufflent sur l'ensemble de l'Asie. Les peuples, chacun à sa manière, sont profondément las de la dictature, qu'elle soit celle du prolétariat, des militaires, de petites élites oligarchiques! Mais ces aspirations restent encore vulnérables à bien des aléas.

Du point de vue économique, le Pakistan se situe dans ce groupe de pays qui suivent les Etats industriellement avancés: les « quatre dragons » d'Extrême Orient, les deux poids lourds que sont la Chine et l'Inde. Dans ce pays de plus de 100 millions d'habitants, l'agriculture a connu un gros essor et l'industrie, embryonnaire en 1947, commence à acquérir une taille respectable. Le pays s'ouvre sur l'extérieur, vers le Moyen Orient depuis le choc pétrolier de 1973, et plus récemment vers l'Extrême Orient.

Quelles que soient les péripéties de l'histoire ancienne ou contemporaine, le Pakistan constituerait une sorte de vide s'il n'était pas fécondé par l'Indus et ses affluents, d'où le titre de cet ouvrage. Mais encore fallait-il que les hommes tirent parti du don qui leur était offert. Depuis près de cinq mille ans, des structures politiques et administratives fort élaborées existent, des aménagements de canaux et de puits d'irrigation transforment le désert en espace vert. L'agriculture va de pair avec l'existence de villes importantes, centres de négoce interne et international.

Tout un réseau de voies de communications relie de longue date le bassin de l'Indus au monde méditerranéen d'une part, au reste du monde indien de l'autre. C'est pourquoi il paraît opportun de retracer les grandes étapes de l'histoire qui aboutissent à la présence du plus formidable ensemble de terres irriguées du globe.

Autre particularité du Pakistan, il se trouve à la charnière de deux aires culturelles brillantes entre toutes: les civilisations indienne et iranienne. Les Anciens déjà, Grecs et Romains, l'avaient bien perçu, lorsqu'ils plaçaient sur l'Indus la frontière des deux mondes.

Si la partie la plus peuplée du Pakistan est proche du monde indien, dans quelle mesure en fait-elle partie? Question capitale au coeur des débats et des luttes qui ont conduit au partage de 1947. En fait, les Etats du sous-continent sont marqués par un double héritage commun: l'interpénétration — mais non la fusion — des civilisations, hindoue et islamique, fruit des invasions musulmanes et, plus tard, l'impact de la colonisation britannique.

La population pakistanaise est composée dans sa grande majorité d'Hindous convertis à l'Islam au fil des siècles. Toutefois une large partie des élites est originaire de l'Asie centrale, de l'Afghanistan et de l'Iran. En substance, aujourd'hui comme hier, l'étranger qui traverse l'Indus à Attock trouve des traits de civilisation communs à l'Inde et au Pakistan, mais aussi des différences qui tendent à s'accentuer depuis le départ des Britanniques.

*
* *

L'accent majeur de cet ouvrage est mis sur le développement économique. Cependant, celui-ci ne saurait être isolé de son contexte politique, interne et international, ainsi que des facteurs démographiques et socio-culturels.

Après avoir tracé le cadre général de la planification, de l'industrialisation, des infrastructures, nous consacrons plusieurs chapitres au secteur rural. En effet, malgré la forte poussée de l'économie urbaine, les campagnes où vivent dans les 70% de la population exercent, et exerceront encore longtemps, un gros poids sur l'économie et l'emploi.

Il s'agit de situer le monde rural dans sa globalité et dans ses aspects spécifiques, ce qui nous conduit à un long itinéraire *dans le temps*, par des enquêtes qui se succèdent de 1952 à 1986, et *dans l'espace* à travers les plaines du Sind et du Panjab, sur les plateaux du Baluchistan, dans les montagnes du nord-ouest. Observations des cultures, discussions avec les paysans (facilitées par la connaissance de l'urdu), entretiens avec les autorités locales et dans les ministères à Islamabad permettent de saisir la complexité des données socio-politiques et technico-économiques.

Après avoir évoqué l'expérience du Pakistan, il convient de situer celle-ci dans le cadre de l'Asie. La plupart des pays de ce continent affichent un bulletin de santé relativement favorable, comparé aux graves embarras financiers de l'Amérique latine et au destin si inquiétant de nombreux pays d'Afrique au sud du Sahara.

L'idée est de dégager quelques similitudes et différences entre les politiques de développement suivies en Asie, tout en insistant sur les réformes économiques en cours. Du Pakistan à la Chine, en passant par l'Inde et l'Asie du sud-est, la rhétorique, le dogmatisme et les chimères sont en plein recul, cédant la place à une vision beaucoup plus lucide des enjeux économiques et sociaux. La partie n'est pas encore gagnée, mais les premiers résultats qui s'esquissent sont plutôt encourageants.

Trois Rods, Boudry
fin juin 1988

P.S

La dramatique fin du président Zia ul Haq le 17 août 1988 marque-t-elle la fin d'une étape dans la vie du Pakistan? Quel que soit l'avenir, ce livre essaye d'éclairer les enjeux économiques et politiques que devront affronter les dirigeants du pays.

fin août 1988

CHAPITRE I

LA NATURE, LES HOMMES ET L'HISTOIRE

Par un curieux caprice de la géographie, le Pakistan est doté à la fois d'un climat aride ou semi-aride et d'un des plus somptueux bassins fluviaux de la planète, caractéristique qui de tout temps frappe envahisseurs et voyageurs, depuis Alexandre le Grand jusqu'aux observateurs d'aujourd'hui. Très tôt dans l'histoire l'homme *organise* un paysage, de prime abord peu hospitalier, grâce à des canaux d'irrigation et des puits qui assurent une agriculture capable de soutenir des villes importantes [1].

L'alternance des paysages

Le voyageur qui vient d'Europe par la route [2] traverse, à partir de l'Iran, des plateaux tirant sur la steppe, des déserts de sable et de cailloux, coupés d'oasis avec leurs peupliers alignés le long des canaux. Rose-mauves au petit matin près d'Isfahan, les montagnes se renfrognent dans des teintes noirâtres au Baluchistan. Les oasis se font rares. Ici les dunes de sable viennent mourir sur la route, plus loin le désert se durcit comme du macadam.

Les plateaux montagneux du Baluchistan s'affaissent dans les gradins aux falaises rocheuses de Khuzdar à Bela en direction de Karachi ou s'inclinent plus doucement sur la plaine de l'Indus après le col du Bolan. L'horizon plat, plus désertique que jamais, succède alors aux montagnes. Jacobabad est célèbre pour battre le record de chaleur du sous-continent. Comme le dit le proverbe local: « Oh Allah après avoir créé le Sewistan, pourquoi avais-tu besoin de concevoir l'enfer? » [3].

Et finalement, après ces milliers de kilomètres où la palette du peintre joue sur le beige, l'ocre, le roussi, le voyageur se retrouve avec étonnement dans un paysage vert: les rizières, les champs de coton, la canne à sucre, les bouquets de palmiers, les rangs de bananiers, les boules vert-sombre des manguiers.

Relativement étroite dans le Sind, la zone irriguée s'élargit plus au nord dans l'éventail que dessinent les rivières du Panjab [4]. Et l'alternance se poursuit: les collines, ravines et terrasses mettent un terme à la plaine de l'Indus avant que ne s'ouvre au delà du fort d'Attock, un nouvel espace vert créé par les rivières de Caboul et du Swat. Aux portes de Peshawar l'horizon se referme dans les montagnes dénudées, les éboulis, la caillasse... Barrière — coupée par le célèbre col du Khaïber — qui aboutit au « toit du monde » (bam-i-dunya), ce carrefour des géants: l'Hindukush, l'Himalaya, le Karakorum et les Pamirs.

---

[1] La Mésopotamie se trouve dans une situation analogue.
[2] A plusieurs reprises entre 1964 et 1985/86, ma femme et moi avons fait ce voyage en voiture.
[3] Cité par O.H.K. Spate, *India and Pakistan*, p. 456 (Londres, 1964).
[4] Panjab littéralement en persan les cinq rivières.

L'arc de cercle qui relie la côte du Makran sur l'Océan indien à la Haute Asie n'est pas oublié par l'homme: les nomades transhument selon les saisons entre plaines et montagnes. Les vallées abritent des sédentaires qui pratiquent une irrigation aussi soignée qu'ancienne. Pendant des millénaires les armées comme les caravanes de marchands vont et viennent, se glissant entre les sommets.

Ainsi, sur ce territoire de 800.000 km^2, une bonne moitié consiste en montagnes et plateaux peu peuplés, le reste forme la plaine de l'Indus et de ses affluents avec ses déserts, ses terres semi-désertiques et ses cultures irriguées où se presse la très grande majorité de la population.

Le climat aride, à quelques exceptions près, remonte à un lointain passé. Déjà au temps de Mohenjo Daro (2.500 avant J.-C.) les pluies se montraient fort chiches ce qui rendait l'irrigation indispensable à l'agriculture [5].

Dans les zones les plus sèches (Baluchistan, Sind) la pluviosité se situe autour de 100-250 mm par an pour s'accroître progressivement au Panjab: Lahore 500 mm, dans le piémont de l'Himalaya 850-900 mm, sur le plateau du Potwar 400 à 600 mm. Rappelons qu'au-dessous de 300 mm de pluie, les cultures deviennent très précaires et souvent impossibles sans l'apport de l'irrigation. Il faut aussi tenir compte des variations sensibles d'un an à l'autre et de la répartition des pluies dans la même saison. A Karachi, il est arrivé de mesurer 300 mm de pluie en vingt-quatre heures, soit plus que la moyenne annuelle, caractéristique qui explique la particularité de véritables inondations dans le désert! [6]

A l'exception des régions du nord qui comportent des cultures pluviales (*barani*), la plus grande partie des terres cultivées sont irriguées.

L'Indus, la Caboul, les cinq rivières du Panjab bénéficient de la fonte des neiges à partir d'avril et de la mousson de juillet à septembre, de sorte que leur débit est assuré pendant une période assez longue de l'année. Même en hiver [7], les rivières ne se réduisent pas à un filet d'eau comme celles de l'Inde péninsulaire uniquement tributaires des pluies.

La plaine de l'Indus constitue une énorme masse d'alluvions fertiles. De surcroît, l'érosion des sols est très faible puisque les champs sont aplanis et bordés de diguettes pour retenir l'eau. En revanche, la salinité, phénomène ancien mais aggravé par les progrès de l'irrigation sous les Britanniques, constitue un sérieux handicap.

Cette très forte prédominance des cultures irriguées donne au Pakistan un gros avantage sur les pays qui, comme la Chine et l'Inde, comportent, à côté des plaines irriguées ou irrigables, de vastes plateaux condamnés à ne dépendre que de pluies incertaines et exposés à l'érosion.

Le Pakistan est par contre beaucoup moins favorisé sous l'angle des ressources minérales: peu de fer et de charbon, peu d'autres minerais, sinon le cuivre du Baluchistan très coûteux à exploiter, surtout aujourd'hui compte tenu du marché mondial. Malgré de nombreux efforts, peu de pétrole a été découvert jusqu'à maintenant. Des atouts: le potentiel hydro-électrique encore très incomplètement exploité et le gaz naturel du Baluchistan qui joue un rôle important depuis une trentaine d'années.

---

[5] J-M. Casal parle de « conditions climatiques analogues aux conditions actuelles » ce qui n'exclut pas « certaines variations comparables à celles que l'Europe a pu connaître », c.f. son ouvrage *La civilisation de l'Indus et ses énigmes*, p. 150, (Paris, 1969).

[6] Spate, op. cit., p. 456.

[7] Saison sèche, sous réserve de petites pluies, surtout marquées dans le nord.

Dès la première étape relativement connue, la civilisation de l'Indus (2.500-1.500 avant J.-C.), le décor est planté avec ses traits de base qui vont persister jusqu'à nos jours. Les ruines de Mohenjo Daro (Sind) et de Harappa (Panjab) révèlent une civilisation raffinée: de grandes cités comprenant des greniers publics, des adductions d'eau, un système très avancé d'égouts; des activités commerciales à l'intérieur du pays et des échanges avec l'extérieur: les villes contemporaines de Mésopotamie, le sud de l'Inde, l'Afghanistan [8].

Il est évident que ces agglomérations dépendaient d'une agriculture relativement avancée. Des canaux alimentés par les crues de l'Indus et de ses affluents assuraient la culture de l'orge, du blé, du sésame, du coton. Le riz semble par contre avoir été inconnu. Quant à l'élevage, il ne différait guère de celui d'aujourd'hui: bovins (zébus) buffles, peut-être porcs, chameaux, chevaux, ânes. L'outillage comprend l'araire et le semoir, des chars dont le modèle peut encore se trouver dans les villages du Sind.

Au Baluchistan ont été découverts des vestiges de retenues d'eau (*gabarband*) et des terrasses remontant à la même époque [9].

Nous ignorons dans quelles circonstances précises la civilisation de l'Indus disparut à la suite de l'invasion des Aryens venus du nord-ouest vers 1.500 avant J.-C. Seul fait clair, d'autres civilisations allaient suivre, reposant comme Mohenjo Daro sur l'irrigation. Les provinces de l'Indus qui font partie de l'Empire perse sous les Achéménides (VI-IVème siècle avant J.-C.) sont renommées pour leur prospérité. Quant aux Pathanes, dans les montagnes du nord-ouest, ils acquièrent très tôt la réputation qu'ils ont conservée jusqu'à nos jours: « Ce sont les plus guerriers de tous les Indiens » rapporte Hérodote [10].

Les données très fragmentaires sur les empires et royaumes qui se succèdent depuis la grande dynastie des Mauryas (IV-IIème siècle) ne révèlent pas de changements majeurs dans les cultures, l'irrigation, l'importance des villes, du commerce, de la monnaie [11].

Les renseignements deviennent plus nombreux après l'arrivée des Musulmans [12]. Le géographe Ibn Haukal (fin du Xème siècle) évoque l'abondance des céréales dans le Sind, tout en relevant que les arbres ne sont pas nombreux. Il est frappé par l'activité commerciale du port de Debal (près de l'actuelle Thatta). Dans le désert qui borde les terres irriguées, les tribus pasteurs élèvent chameaux et moutons. Les bazars aux maisons en brique cuite (comme à Mohenjo Daro) entretiennent un commerce florissant. Des conditions analogues se retrouvent autour de Multan dans le sud du Panjab. Ce dernier est surtout développé dans sa partie orientale, en gros de Lahore à la banlieue de Delhi. Le sultan Firoz Shah (XIVème siècle) fait creuser des canaux d'irrigation dérivés de la Jamna et de la Satlej pour mettre en valeur les régions de

---

[8] Sir M. Wheeler, *Civilization of the Indus Valley*, pp. 62-67, Londres (1966) et Casal, op. cit. chap. 9. Sur les débuts de l'agriculture, voir les remarquables travaux de J.F. Jarrige, notamment « Continuity and Change in the North Kachi Plain (Baluchistan, Pakistan) at the Beginning of the Second Millenium », *South Asian Archeology* 1983, Naples, 1985.

[9] M.S. Randhawa, *A History of Agriculture in India*, vol. I, p. 115, (New Delhi 1980).

[10] Cité par O. Caroe, *The Pathans*, p. 29 (Karachi, 1973).

[11] Voir entre autres *The Geography of Strabon*, vol. III, (Londres 1889), Strabon, géographe grec (58 av. J.-C.-25 après J.-C.) réunit de nombreux témoignages sur le monde indien des Mauryas à son temps.

[12] Conquête du Sind par les Arabes en 711. Conquête progressive du Panjab de la fin du Xème siècle jusqu'au XIIème par les Turcs et les Afghans.

Hissar et Karnal. Plus tard au XVIIème siècle, sous l'empereur Shah Jahan, Ali Mardan Khan, gouverneur de Lahore, dirige la construction d'un canal (177 km) qui prend l'eau de la Ravi au pied des montagnes et irrigue la région qu'il traverse; d'autres canaux sont creusés jusque dans le Sind [13].

A côté des canaux, les paysans utilisent un grand nombre de puits selon différentes techniques: l'outre de cuir tirée par des boeufs (*mot*) ou la roue persane, plus efficace mais plus coûteuse à installer, avec son système d'engrenages en bois actionnés par des boeufs qui tournent en manège, pour faire monter la chaîne de pots en terre attachés par des cordes sur une roue. Le premier système est sans doute antérieur à l'ère chrétienne. Quant au second, son apparition remonterait au VIIIème siècle de notre ère [14]. Dans ses mémoires, Baber, le premier des grands Moghols (XVIème siècle) signale les deux systèmes, le premier dans la région d'Agra, le second autour de Lahore [15].

A cette époque, tout au moins dans le Panjab, les puits jouent un rôle plus grand que les canaux, avec prédominance des *mot* [16].

Qu'en est-il des techniques d'encadrement des hommes, des formes de gouvernement et d'administration? Pour la période hindoue et bouddhiste, les renseignements sont assez minces. Néanmoins *l'Artha Shastra* de Kautilya (Traité de science politique datant de peu avant ou peu après l'ère chrétienne) indique un sens élevé de l'Etat, une administration bien organisée, avec des filières allant du pouvoir central aux provinces et districts qui divisent le territoire. Le cadastre et l'impôt sur la terre font l'objet de nombreuses règles. Le souverain a pour mission d'assurer la sécurité et le bien-être de ses sujets, idéal qui correspond au Mandat du Ciel des empereurs chinois [17]. Les voies de communication, l'industrie, la construction des villes ne sont pas non plus laissées au hasard.

Les Grecs et les Romains nous donnent un écho du fonctionnement de l'Etat. Ainsi Strabon énumère-t-il les « inspecteurs qui vont dans les provinces superviser l'administration pour faire rapport au souverain ». D'autres magistrats surveillent les marchés urbains. D'autres encore observent le débit des rivières, mesurent la terre cultivée, inspectent les réservoirs d'où partent les canaux d'irrigation [18].

Les nombreux envahisseurs qui déferlent sur le nord de l'Inde, les Grecs, les Scythes, les Parthes, les Huns se trouvèrent assez vite assimilés à la culture hindoue ou bouddhiste dont ils adoptèrent les pratiques et croyances. Il en va différemment des Musulmans, Arabes dans le sud, Persans, Afghans, Turcs et Mongols dans le nord, car ils introduisent « un nouveau mode de vie » [19]. Et pourtant, les Musulmans empruntent largement à ceux qu'ils ont conquis. Les sultans de Delhi reprennent de nombreux usages de l'administration ancienne. Plus tard, l'Afghan Sher Shah (règne 1540-1545) et surtout le grand Moghol Akbar (règne 1556-1605) procèdent à une réorganisation en profondeur de leur Empire, notamment dans l'administration. Cette

---

[13] Pour ces données, cf Randhawa, op. cit., vol. II, chapitre II.

[14] J. Laping, *Die Landwirtschaft Production in Indien*, p. 78-79, (Wiesbaden, 1982).

[15] *Baber Nama*, vol. II, pp. 486-487 (Lahore, 1975).

[16] C'est l'impression qui se dégage des mémoires de Baber, cf. aussi Irfan Habib, *The Agrarian System of Mughal India*, p. 26 (Londres 1963), et *The Cambridge Economic History of India*, vol. I, pp. 214-216.

[17] Principe qui se retrouve par la suite dans les traditions musulmanes.

[18] Strabon, op. cit., p. 103. On peut en déduire que l'irrigation ne se fait pas seulement par canaux d'inondation ou de crue mais aussi par des canaux d'irrigation proprement dits.

[19] Romila Thapar, *A History of India*, vol. I, p. 289, (Harmondsworth, 1982).

dernière opère d'après des règles et par décret grâce à un corps de hauts fonctionnaires salariés selon leur rang, les *mansabdars*. Comme l'écrit Percival Spear: « Ceux-ci constitutent la force de la fonction publique qui assure la cohésion de l'Inde de manière plus efficace que sous toutes les dynasties qui ont succédé à celle des Gupta aux IV-Vème siècles »[20].

Bien payés, soigneusement choisis sans distinction de classe ou de religion, on compte des Hindous très haut placés, ces hommes jouissaient d'une relative sécurité d'emploi. François Bernier relève que les *Omrahs* (les fonctionnaires les plus élevés) « sont, comme ils disent, les colonnes de l'Empire »[21].

De son côté, l'économie connaît une vigoureuse expansion dans l'agriculture, l'industrie, le commerce en même temps que les routes et voies fluviales s'améliorent.

Le commerce international terrestre est florissant vers l'Asie centrale, l'Iran et l'Empire ottoman, par les voies maritimes du côté de l'Extrême Orient comme de l'Occident. Plus que jamais l'or et l'argent affluent dans le sous-continent dont les exportations dépassent largement les importations. Pour la région qui nous intéresse dans ce livre, des villes comme Thatta, Multan et surtout Lahore connaissent une activité intense. Cette dernière compte de 400 à 700.000 habitants dans la période 1581-1615[22].

L'appauvrissement de l'Empire moghol qui se manifeste sous Aurangzeb (règne 1658-1707) puis l'émiettement de l'Empire au cours du XVIIIème siècle (invasions des Persans et des Afghans, raids des Marathes, insurrections multiples) affectent l'économie. Néanmoins, comme le relève K.N. Chaudhuri, « Jusque vers le milieu du XVIIIème siècle, les Européens qui écrivent sur l'Inde ne montrent guère de sens de supériorité de leur propre économie par rapport à celle de l'Inde »[23]. Au début du XIXème siècle, le Sikh Ranjit Singh (1780-1839) crée un puissant royaume qui, outre l'ensemble du Panjab, finit par couvrir le Cachemire et Peshawar. L'économie est relancée: l'agriculture (blé, canne à sucre) comme le commerce avec le reste de l'Inde et l'étranger. Lahore, dont la population avait beaucoup baissé, compte dans les 180.000 habitants en 1825[24].

Le Sind connaît une fortune nettement moins brillante sous les Talpoors, émirs tributaires du royaume de Caboul. Le mouvement économique marque le pas: semi-déclin ou semi-somnolence, ce qui ne veut pas dire que l'agriculture, l'industrie le commerce, y compris les échanges internationaux ont perdu toute vitalité.

Le pays à la veille de la colonisation britannique

Les témoignages provenant des Britanniques et d'autres étrangers permettent de décrire les plaines, plateaux et montagnes de l'actuel Pakistan peu avant les conquêtes du Sind en 1843, du Panjab en 1849, et un peu plus tard du reste du pays.

De 1808 à 1809, le grand administrateur Mountstuart Elphinstone visite une partie

---

[20] P. Spear, « The Mughal Mansabdari System » in *Elites in South Asia* (ed. by E. Leach et al, p. 14, Cambridge, 1970).

[21] F. Bernier, *Voyage dans les Etats du Grand Moghol*, p. 155 (Paris, 1981).

[22] *Cambridge Economic History of India*, vol. I, p. 171 (Cambridge, 1982).

[23] K.N. Chaudhuri, « François Bernier and the Image of Oriental Despotism » (Prato, 1978).

[24] C.A. Bayly, *Rulers, townsmen and Bazaars*, North Indian Society... 1770-1870, (Cambridge 1983).

de ces régions, ainsi que le royaume de Caboul. Documents à l'appui, il publie un remarquable rapport. L'image qu'il donne du Sind correspond à d'autres témoignages. Le caractère nilotique du pays est mis en relief: une bande proche du fleuve cultivée grâce à des canaux alimentés par les crues de l'Indus. Les zones fort bien mises en valeur et extrêmement productives sont entourées d'espaces vides. Certaines sont la proie des broussailles et des buissons et constituent des terrains de chasse réservés aux émirs du Sind (les Talpoor). D'autres sont stériles ou « nues » faute d'eau [25]. Hyderabad reste une ville commerciale active alors que Thatta a perdu son élan.

Alexander Burnes (1831) note la prospérité des villages, grands et nombreux près des canaux irriguant les champs par inondation, à côté de vastes étendues non cultivées, dont les terrains de chasse des Emirs. Dans les villes, les Hindous dominent souvent par leur nombre et leur esprit d'entreprise, alors que les campagnes ont été très fortement islamisées, principalement par conversion [26].

Charles Masson passe de longues années dans l'actuel Pakistan et en Afghanistan (1826-1840). Il évoque les gros bazars de Shikarpur, de Sakkar, de Larkhana, qui alimentent le commerce interne et constituent le point de départ et d'arrivée des caravanes qui relient la région à l'Afghanistan et à l'Asie centrale dans son ensemble. L'économie semble plutôt en baisse qu'en expansion. Sakkar, « jadis une grande ville est en partie en ruine ». Néanmoins d'importants courants commerciaux demeurent [27].

Un haut fonctionnaire de la Compagnie des Indes, Edward Backouse Eastwick, décrit le Sind vers 1840, tout en se montrant très critique de l'annexion opérée peu après par ses compatriotes. Selon les estimations reproduites par l'auteur, le Sind compterait à l'époque 7531 villes et villages avec une population d'environ un à deux millions d'habitants, dont plus d'un sixième d'Hindous. L'auteur s'arrête devant des canaux bien entretenus et alimentant une belle canne à sucre. Il est non moins frappé par le nombre de roues persanes, les uns et les autres donnant à penser que l'administration n'est pas trop oppressive, opinion qui n'est pas partagée par tous les étrangers.

En même temps, E.B. Eastwick est parfaitement conscient que le pays pourrait connaître une expansion considérable. « Les Emirs ont, dans de très nombreux cas, fait sur une petite échelle ce qui pourrait être accompli en grand. Quel plus bel avantage notre gouvernement pourrait-il accorder au Sind que de ré-ouvrir les sources de sa fertilité » [28]. Echo analogue chez A. Burnes: « En ce moment, une grande partie des rives de l'Indus, si admirablement propices à l'agriculture, sont utilisées seulement comme pâturages » [29].

Hier comme aujourd'hui, la physionomie du Panjab diffère de celle du Sind, qu'il s'agisse de la géographie physique ou humaine. Tous les témoignages concordent sur le fait qu'une grande partie de la province est en friche, dans un état semi-désertique, notamment dans l'ouest et le centre. Autour de Lahore, Multan et Amritsar (les trois grandes villes du Panjab) se pressent en revanche des campagnes beaucoup plus intensivement mises en valeur. Ailleurs, dès qu'on s'éloigne des berges cultivées grâce aux crues et des villages entourant les puits, les champs cultivés se font rares.

---

[25] M. Elphinstone, *An Account of the Kingdom of Caubul* (Graz 1969), chap. V et VI.
[26] A. Burnes, *A Voyage on the Indus*, pp. 94-95, 107, (Karachi 1973).
[27] C. Masson, *Narrative of Various journeys...*, chapitre 1 à 3, vol. I (Karachi, 1974).
[28] E.B. Eastwick, *A Glance on Sind before Napier*, p. 193, (Karachi, 1973).
[29] Burnes, op. cit., p. 219.

« Les territoires atteints par les crues sont fertiles. Tandis que le reste est sablonneux et n'est pas cultivé » écrit M. Elphinstone [30].

Tout en faisant des observations analogues, A. Burnes relève que la Ravi comporte un système hydraulique plus efficace — nous y reviendrons — que les canaux de crue ou d'inondation. « Les deux rives de la Ravi sont ouvertes à de riches terres irriguées par de grands canaux creusés au prix d'un dur labeur » [31]. Autour de Multan, le coton, la canne à sucre, les vergers d'arbres fruitiers, les palmeraies s'arrêtent net lorsqu'on s'éloigne des rivières.

D'une manière générale, d'après Irfan Habib, la surface cultivée dans les provinces de Lahore et Multan sous les Grands Moghols correspondrait à moins de la moitié de la surface cultivable au début du XXème siècle [32].

Alors que C. Masson observe une baisse du trafic des caravanes dans la région de Multan depuis l'annexion par Ranjit Singh, A. Burnes définit Lahore comme le « grand emporium du commerce entre l'Inde et Caboul » [33].

Quant à la population du royaume sikh, elle serait de trois millions d'habitants d'après J.P. Ferrier, citant les estimations britanniques [34].

Si nous suivons maintenant le grand arc montagneux du Baluchistan au carrefour de l'Hindukush et du Karakorum, les témoignages ne sont pas moins concordants. M. Elphinstone distingue au Baluchistan de petites oasis dont la fertilité se compare aux cultures en plaine et le gros du pays, dénudé, rocailleux, froid en hiver, torride en été [35]. Les axes caravaniers qui partent du Sind vers le nord-ouest convergent dans la région de Quetta pour gagner Kandahar, puis Hérat ou Caboul, alors que le trafic est très faible d'est en ouest à travers le Baluchistan vers l'Iran [36].

Contrastes aussi, mais moins aigus, dans le nord-ouest où dominent les tribus pathanes, appelées pashtunes en Afghanistan: de petits fonds de vallée bien irrigués: blé, riz, vergers; dans les régions relativement pluvieuses, du blé en hiver, du sorgho et du maïs en été cultivés sans irrigation. Tout autour, les montagnes, beaucoup d'entre elles dénudées depuis les temps anciens, d'autres plus boisées qu'aujourd'hui. A côté de l'agriculture et de l'élevage, le commerce des caravanes conserve un rôle important.

Peu peuplées, ces régions continuent à se montrer turbulentes. Après les commentaires d'Hérodote (voir plus haut), au fil de l'histoire les voyageurs arabes, moghols puis britanniques insistent sur le caractère martial des tribus, leur redoutable esprit d'indépendance, leurs moeurs extrêmement rudes. Curieux peuple en effet qui, depuis son entrée dans l'histoire, a toujours refusé, jusqu'à l'époque contemporaine incluse, de reconnaître une autorité supérieure et de lui payer tribut [37].

---

[30] Op. cit. p. 502.

[31] A. Burnes, op. cit. p. 301. Il s'agit des canaux creusés à l'époque moghole (voir plus haut).

[32] *Cambridge Economic history of India*, vol. I, p. 164.

[33] C. Masson, op. cit., vol. I, pp. 394-397, A. Burnes, op. cit., p. 178.

[34] J.P. Ferrier, *Caravan Journeys and Wanderings*, p. 345 (Karachi, 1976). Ce chiffre ne compte pas la partie du Panjab à l'est de la Satlej déjà sous domination britannique.

[35] Elphinstone, op. cit., p. 445.

[36] Les grands axes caravaniers évitaient en général et de fort longue date ces régions particulièrement inhospitalières.

[37] Remarque qui vaut pour les Tribal Areas à la frontière, et non pas pour les districts soumis à la législation britannique puis pakistanaise.